Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 1 (1898)
Heft: 22

Artikel: Espagne en guerre
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-248004

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 20.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Pierre de Sancey (de 1322 ou 1323 à 1336). — Le successeur de l'abbé Lambert fut Pierre de Sancey. Sancey d'où il était originaire, est une localité située en Franche-Comté, dans le canton de Clerval. Pierre se revêtit de la dignité abbatiale en 1322 ou en 1323.

(A suivre) JECKER, *curé.*

Le Jura il y a cent ans.

(Suite)

Nicol raconte encore, à la date du 14 février 1798, qu'on a dépendu toutes les portes des entrées de la ville pour ne plus les replacer; que, depuis la révolution, les trois quarts des hommes, grands et petits, fument le tabac sans se gêner dans les rues, et la quatrième partie fume sans tabac; que, depuis l'année 1797 il y a une école qu'on appelle école centrale : c'est là qu'on apprend aux jeunes gens de l'âge de 9 à 24 ans, toutes sortes de branches, savoir la géographie, la musique, la peinture, etc., et dans la classe des plus petits enfants qui se tient à la cure, on leur apprend *les droits de l'homme.* Il est défendu de leur enseigner à faire le signe de la croix ni aucune pratique chrétienne. Le 19 juillet 1798, on a publié qu'il y aurait deux marchés par décade, le 5e et le 9e jour. Le premier a eu lieu le 27 juillet, un vendredi. On a en même temps publié qu'il y aurait huit foires par année, de six en six semaines.

La mode en 1798. Les femmes portent le mantelet et la chemise ne monte qu'à trois doigts de l'épaule. Le bras est nu. Elles portent des pendants d'oreilles qui tombent jusque sur les épaules et les cheveux flottants. Le 20 juillet, on a posé des barrières dans le pays pour la perception des péages. A chaque 3 lieues, celui qui conduit du vin ou toute autre marchandise devra payer trois sols par cheval. »

En 1798, l'école centrale compta 134 élèves parmi lesquels on cite : Théodore Kuhn, le savant modeste, qui a poussé jusqu'à l'extrême vieillesse l'enseignement des sciences exactes; M. Negelen, peintre distingué; Xavier Kohler, un des propriétaires les plus distingués de Colmar, etc. Le 17 août, clôture de l'année scolaire; les élèves, de concert avec *les amateurs du théâtre de bienfaisance*, où avait lieu la distribution des prix, donnèrent un spectacle qui fut très goûté et suivi d'un discours sur l'objet de la fête, par le vice-président du département. Avec son prix, chaque élève recevait du président de la municipalité une branche de chêne et de laurier. Cette école fut supprimée en 1802.

(A suivre.) J. G.

Espagne en guerre

Quelles sont les forces des belligérants ? Par belligérants, je n'entends pas les Ajoulots, quoique nous ayons, de mai en octobre, notre champ de bataille. Ici, les forces respectives des combattants on les connait, et dans deux mois l'Ajoie dira que le drapeau qu'elle a planté en 1894 à la préfecture, elle le garde intact et le maintient.

Mais les Espagnols et les Américains ? leurs forces sont-elles si hors de proportion qu'on l'a dit un moment ? Voyons d'abord l'Espagne, ce petit pays si brave et si digne d'intérêt. Il est certain que devant les 62 millions d'habitants des Etats-Unis, les 17 et demi millions de l'Espagne font mince figure. Les riches possessions espagnols des deux Amériques du Nord et du Sud se sont déclarées indépendantes ou ont été enlevées à la mère patrie. Il lui reste cependant, dans les Antilles, Porto-Rico et Cuba, deux beaux joyaux de son ancienne couronne coloniale qui excitent les convoitises des Anglo-Saxons.

La reine-régente d'Espagne

En Espagne, la guerre de Cuba a amené depuis trois ans une réorganisation complète et un renforcement des armées de terre et de mer. Voici la composition actuelle de l'armée espagnole.

Dans l'infanterie : 56 régiments actifs qui ont tous leur 1er bataillon à Cuba (800 hommes par bataillon) et 56 régiments de réserve. Cavalerie; 22 régiments à 450 cavaliers, 6 régiments forment la division indépendante à 510 hommes et chevaux, et 14 régiments de réserve.

L'artillerie compte 17 régiments, 68 batteries et 408 pièces, toutes du système Krupp.

Indépendamment des régiments du génie, il y a aussi quelques régiments en Afrique et dans les îles.

En résumé, l'armée stationnée en Espagne compte 100,000 hommes depuis 1896, au lieu de 84,000. Elle a 10,962 officiers et 2,073 assimilés dont 243 officiers généraux.

L'armée de Cuba qui avait 150,000 hommes a été renforcée de 60,000 hommes pour combler les vides causés par les épidémies et par la saison des pluies. Sur 90,000 hommes fournis par le contingent en 1897, 40,000 hommes furent envoyés à Cuba, 2,000 à Porto-Rico, 3,000 aux Philippines et 45,000 restèrent en Espagne.

En cas de mobilisation totale, l'armée espagnole peut réunir 1,800,000 hommes au moins. Les régiments ont des effectifs de plus en plus élevés suivant qu'ils sont sur le *pied de la paix*, ou sur le *pied de manœuvre*, ou sur le *pied de guerre*. La loi de recrutement exige deux ans dans l'armée active, trois ans dans la première réserve dite *réserve active*, six ans dans la deuxième réserve.

Ainsi l'Espagne peut mobiliser près de deux millions d'hommes portant seulement sur les douze classes soumises au service militaire. C'est dire que ce ne sont pas les hommes qui lui feront défaut.

Pour les armer, l'Espagne possède un excellent fusil, le Mauser, dont le mécanisme est à répétition.

Le Mauser espagnol est supérieur sensiblement au fusil américain Kragg-Joggersen et au fusil anglais de Metford, ainsi qu'au fusil français Lebel, comme rapidité de tir; il est son égal comme justesse et tension de trajectoire. De plus, pour un même poids, si le soldat français porte 130 cartouches, le soldat espagnol en portera près de 150.

En somme, l'infanterie espagnole, composée de soldats aguerris, a une excellente arme dont

---

— Eh bien... et le sabre tout ensanglanté ! s'écria Marceline, épouvantée par la placidité de ce récit.

— Le sang... ça se lave, ma bonne demoiselle.

— Mais... un éperon ?

— Ça se jette à la Seine, parbleu !... Oh ! le père Chenu a fait l'inspection de toutes les chambrées, de tous les fourniments... Bernique !... Et puis, pourvu que Dubreuil s'en tire ! Et moi je vous tire ma révérence.

— Attendez !

Marceline pensait qu'il fallait récompenser ce dévouement. Et puis, elle avait encore envie d'interroger. L'infirmier lui en avait plus dit, en quelques mots, que Césaire dans toute sa conversation de la veille.

— Ainsi vous dites que c'est un ami qui ?...

— Ah ! je ne dis pas cela... Ça peut aussi bien être un jaloux... Et puis, je ne sais rien, au fond...

Marceline relut alors la lettre de son frère; et un mélancolique sourire vint à ses lèvres : elle comprenait bien le joli sentiment qui se cachait sous cette banale gourmandise d'un lapin aux salsifis. C'est que chez eux, le simple lapin était un plat de fête; l'ordinaire se composait de pommes de terre à la croque au sel, de fromage et de beurre de *Sainte-Claire*. Pauvre Firmin ! Sûrement, elle allait lui préparer son plat favori !

Elle remit cinq francs à l'infirmier.

— Monsieur, voulez-vous venir demain matin ici ? Je vous donnerais un plat que me demande mon frère.

L'infirmier commença par glisser les cinq francs dans sa poche; puis il s'écria d'un air désespéré :

— Tout ce que vous voudrez, mademoiselle ! Est-ce qu'on pourrait refuser quelque chose à une aussi gentille demoiselle que vous ? Mais rien contre le règlement, mademoiselle ! Et sans l'autorisation du patron...

Marceline n'insista pas, dans la vie militaire on ne se révolte pas contre les règlements. Elle congédia l'infirmier, puis demeura pensive jusqu'au soir.

Elle ne descendit que pour prendre son repas avec les maîtres de l'hôtel. On la traita très gentiment et on la fit parler sur son pays. Elle était fort agréablement surprise de l'aisance avec laquelle on s'intéressait à elle, de cette politesse parisienne qui contrastait si heureusement avec les rudes manières de chez elle. Après le dîner, la patronne, Mme Mulet, l'interrogea sur le prix des denrées en Normandie, stupéfaite par le bon marché de certaines choses; et Marceline, tout naturellement, en arriva à traiter la question du lapin. Le prix d'un beau lapin, quarante-cinq sous en Normandie, trois ou quatre francs à Paris, fut l'objet d'une longue discussion. Et puis, il y eut une véritable conférence sur la manière de l'apprêter...

— Si nous en faisions un ensemble, demain ? finit par proposer la patronne.

C'était ce que désirait Marceline.

(La suite prochainement.)

elle sait parfaitement se servir : si les milices yankees débarquent à Cuba, elles trouveront devant elles un ennemi des plus sérieux.

On sait la bravoure innée du fantassin espagnol. Il offre en outre les précieuses qualités suivantes : marcheur infatigable, d'une grande sobriété, indifférent aux intempéries des saisons, grande aptitude au combat en ordre dispersé, orgueil national qui le fera mourir sur place plutôt que de tourner le dos à l'Anglo-Saxon. Si les 150,000 Espagnols, actuellement à Cuba, ne sont pas encore venus à bout de l'insurrection, c'est que les Cubains leur ont fait la même guerre qu'en France les Vendéens contre les Bleus (ou plutôt que les Chouans) attaquant en force, là où on ne les attendait, pas et disparaissant s'ils n'étaient pas les plus forts.

Alphonse XIII, roi d'Espagne

Mais une armée américaine de 100,000 hommes, débarquée à Cuba, trouvera devant elle l'armée espagnole concentrée à qui elle devra livrer une bataille rangée. Puis, en juin prochain voici la saison des pluies et des privations ; les maladies décimeront les Yankees, hommes robustes et courageux sans doute, mais qui ont besoin, avant tout, du rootsbeef, du gin-wiskey et de la glace pour boire frais. L'Espagnol mangera un oignon, fumera une cigarette et boira de l'eau tiède.

La prise de Cuba coûtera cher aux Etats-Unis, s'ils commettent la faute lourde d'envoyer une expédition nombreuse dans cette île.

MENUS PROPOS

Reportage yankee. — On connait la fureur avec laquelle les journaux américains cherchent à se procurer des nouvelles, vraies ou fausses, mais rapides. Rien ne leur coûte pour arriver à ce résultat. On pense donc s'ils s'en donnent, avec la guerre, laquelle augmente prodigieusement leur tirage.

Ils ont équipé des navires spéciaux qui suivent la flotte américaine et donnent la chasse aux nouvelles comme les croiseurs la donnent aux bateaux marchands espagnols. Un de ces journaux dépense *50,000 dollars* par semaine (soit 250,000 francs) pour le service d'informations. Aussi a-t-il toute une flotte. Après le blocus de la Havane, un des reporters du *New-York Journal* ne pouvant sortir sur un navire américain, a loué un navire allemand à des prix fabuleux et a apporté les dernières nouvelles de la ville bloquée.

Le *New-York Herald* a longuement, au milieu des récits de victoire de la marine américaine sur la marine espagnole, raconté son triomphe à lui sur les confrères de New-York dans la bataille des informations. Dans un récit humoristique et mouvementé, il a conté comment son navire le *Sommers-Smith*, qui n'avait pas quitté le *Puritan* et le *New-York*, a pu assister au bombardement entier de Matanzas et en apporter la nouvelle à Key-West et de là l'envoyer à New-York. Quand les journaux concurrents surent la chose, ils firent des efforts désespérés, et publièrent eux-mêmes des récits fort amplifiés de l'évènement, car il faut avant tout ne pas avoir l'air de se laisser battre.

On voit d'ici combien de ces renseignements doivent être sujets à caution.

La *Tribune*, chaque jour, fait une liste de toutes les fausses nouvelles et les publie sous ce titre ironique : « Histoires qui seraient certainement, si seulement elles étaient vraies. » Quelqu'un n'a-t-il pas dit qu'il faudrait un historien spécial pour relever tous les faits qui ne sont pas arrivés ?

Un timbre-poste. — Une dame D.. à l'île Maurice, en furetant dans ses tiroirs, a trouvé un timbre-poste de deux sous. Grande nouvelle, n'est-ce pas ?

Sur quoi cette honorable lady vient de s'embarquer pour l'Europe afin de vendre son petit carré de papier. C'est que le petit carré de papier en vaut la peine.

En 1867, le gouverneur de l'île voulut essayer le système des timbres-poste. Mais il ne trouvait pas de graveurs. Il finit par en trouver un, Français de race, et distrait de tempérament. L'administrateur des postes lui expliqua son plan. « Surtout, lui dit-il, n'oubliez pas les deux mots : *Post paid* (port payé). C'est essentiel. »

Le Français, par distraction, grava : *Post Office* (bureau de poste). Grande colère de l'administrateur. Mais le bal du gouverneur avait lieu à quelques jours de là, et il avait été décidé d'affranchir les invitations avec des timbres-poste. On fit donc un tirage — un tout petit tirage de ceux-ci. Puis l'on corrigea l'erreur.

Et voilà pourquoi ces « mauvais timbres » valent aujourd'hui une cinquantaine de mille francs ! ! !

Si le graveur n'avait pas été distrait, il en aurait tiré quelques-uns à part pour doter ses filles.

Les prévisions des gelées nocturnes au printemps. — La revue allemande « die Natur » indique, pour déterminer la température minima des nuits de printemps, le procédé suivant préconisé par M. Drude, directeur du jardin botanique de Dresde.

On prend la température à 2 heures de l'après-midi, sur un thermomètre mouillé, c'est-à-dire sur un thermomètre dont le réservoir a été enveloppé de gaze mouillé et du chiffre lu, on retranche 4 1/2 degrés centigrades. Le reste obtenu serait la température minima probable de la nuit suivante, à un demi-degré près.

Si par exemple, la lecture du thermomètre a donné 6° C., c'est qu'on doit avoir 1 1/2 degrés dans la nuit.

Le moyen pour un peu empirique qu'il paraît est du moins simple, et il y aurait un grand intérêt à en vérifier la valeur.

Ce que vaut un coup d'archet. — Il ne faut pas penser que les Américains ne veulent sentir que la poudre et n'entendre que le canon. En ce moment même, ils font fête aux chefs d'orchestre, surtout aux Allemands.

On a offert à M. Félix Weingartner le poste laissé vacant, à New-York, par la mort d'Anton Seidl.

Le traitement est de quinze mille dollars (75.000 francs).

Un autre virtuose de l'archet, M. Arthur Nikish, aurait également reçu la proposition de diriger un orchestre à New-York avec un traitement annuel de vingt-deux mille dollars (cent dix mille francs).

Et ce qu'il y a de plus fort, c'est que ces choucroutemen ont refusé !

AU VENT !...

Je t'aime, o vent de Mai qui fais neiger les arbres,
Qui fais chanter les fleurs et les herbes des prés,
Dans les nuagelets sculptés comme des marbres,
Qui sème les rayons, les rayons diaprés !...

O vent, apporte donc sur mon front ta caresse,
Ta caresse amoureuse ainsi qu'un lent baiser,
Quand tu frôles tout bas, comme pris de paresse,
Le flot du grand lac bleu que Mai vient appaiser !...

O vent sonore et fort qui gronde sur la ville,
Quand tu viens de là-bas, quand tu viens du Jura,
Parle moi du pays, du village tranquille
Où chacun garde à Dieu la foi qu'il lui jura !...

O vent, souffle de Dieu qui passe sur la terre,
Vibrant d'échos connus qui chantent dans nos [cœurs,
Viens nous dire bientôt puisqu'on leur fait la [guerre,
Que nos frères d'Ajoie ont su rester vainqueurs !...

Un Séminariste.

Cote de l'argent

Du 18 mai 1898

Argent fin en grenailles *fr. 101 le kilo.*

LETTRE PATOISE

De devain lai vèlle.

I aimè bin le bon véye temps, i vo veu dire pouquoi. Dain l'véye temps en allai à mòtie tot le duëmoine, qué temps qu'ai feseuche ; an n'aivait pe pavou d'in po de mœille ou de noi, deréméssai lè rhume cman mitenain ; an ne djasait pe de ste breuill'rie qu'nò vin d'l'Italie, i crè. Tot l'monde fesai ses caitjes, mainme lé moûniës, qu'aittandin le drië duemoine pou aivoi l'absolution. An n'allait pe taint en l'écòle, main en saivai traiveillië en ménèdge ; lé baichattes se contentin d'enne belle câle e d'in bé goéné bin prôpres ; ai n'io fayai pe ço qu'el aippelan, i crai dé tournures, et qu'i aippeule moi, to simpieman dé *fâs tius !* Çà pou çoli que l'père aivait sé boéchattes, ai peu lai